

1120. **MÉTUSKO,**

O U

LES POLONAIS,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES A SPECTACLE,

Tiré du roman de M. Pigault - le - Brun.

Par MM. E. F. VAREZ ET ARMAND-SÉVILLE.

Musique de M. DARONDEAU.

Ballets de M. HULLIN.

*Représenté pour la première fois sur le théâtre
de la Gaîté , le 23 juillet 1808.*



A P A R I S,

Chez BARBA, Libraire, Palais Royal, derrière le théâtre
Français, n°. 51.

1 8 0 8.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

MÉTUSKO , général Polonais.	<i>M. Tassin.</i>
POLINSKI , palatin de Blonie, père de Pauliska et membre du grand conseil.	<i>M. Lafargue.</i>
ROLDECK , palatin, père de Sobieski, aussi membre du grand conseil.	<i>M. Ferdinand</i>
SOBIESKI , fils de Roldeck, général polonais.	<i>M. Marty.</i>
WILFRID , vieil écuyer de Polinski.	<i>M. Pascal.</i>
DOURLINSKI , confident de Métusko.	<i>M. Tony.</i>
PAULISKA , fille de Polinski	<i>Mme. Picard.</i>
GUSTAVE , jeune enfant de six ans.	<i>Mlle. Élixa.</i>
CLOTILDE , anciennement attaché à Pau- lika,	<i>Mme. Joigny.</i>
UN OFFICIER Cosaque.	<i>M. Beuzeville.</i>
Vassaux, Gardes, Habitans de Blonie.	
Un détachement de Cosaques.	

La scène est à Blonie.

MÉTUSKO.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une partie des jardins du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Des jeunes gens armés de fleurets répètent un combat à la pointe sur un des côtés du théâtre.)

(Au côté opposé, des jeunes filles ornent de fleurs et de draperies des sièges destinés pour la fête.)

(Dans le fond, un troisième groupe est occupé à répéter un pas de danse.)

(Des domestiques posent des trophées au lever du rideau, le tout doit former un tableau qui s'anime par degré. Musique pendant cette scène.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, WILFRID.

WILFRID.

AH! je vous y prends ! est-ce ainsi que la besogne avance ? et croyez-vous en vous conduisant, amusant de la sorte que nos préparatifs seront terminés à tems ?... Une fête destinée à célébrer tout à la fois le retour du jeune chevalier Sobieski, qui combat depuis des années les ennemis de notre pays, et son union avec la belle Pauliska, notre jeune maîtresse, doit-elle éprouver un instant de retard ! Mille z'yeux ! lorsqu'il s'agit de célébrer l'innocence et la vertu, on ne doit jamais rester en arrière, jamais ! Au fait, qu'avons-nous de terminé ? les combats sont-ils réglés, les danses répétées ?

UN DOMESTIQUE.

Les combats sont prêts ; quant aux danses, nous n'avons pas encore eu le tems de...

WILFRID.

Qu'est-ce que tu dis ? vos danses ne sont pas répétées et vous êtes ici à... Vous ne savez donc pas que le seigneur Paulinski s'en rapporte à moi pour les détails de cette fête ?

que votre négligence peut porter atteinte à ma réputation ? que vous pouvez me faire essayer des reproches d'autant plus pénibles qu'ils ne seront pas mérités ? que vous... Allez répéter, allez répéter !...

(Il congédie tout le monde ; les femmes intercèdent pour rester ; il est inexorable et les renvoie.)

S I C E N E I I I.

W I L F R I D.

Oui, parbleu ! croyez-en ces dames, et les choses iront grand train... Elles ont totalement interrompus le cours de mes idées. Respirons un moment, et repassons mon *memento*. Un jour comme celui-ci je ne saurais trop remettre sous mes yeux la liste de mes travaux... Voyons. (*il tire ses tablettes.*) Heim ! « Faire partir à la pointe du jour un détachement des hommes d'armes pour aller au-devant du chevalier Sobieski, » C'est fait, ils sont expédiés. (*il lit.*) « Faire préparer la lice où doit s'exécuter le tournoi. » C'est fini, les combattans peuvent venir se pourfendre quand bon leur semblera. (*il lit.*) « Prévenir le chevalier Roldeck, père de Sobieski, que le seigneur Polinski, mon maître, l'attend ce matin pour un entretien particulier. » Il est prévenu et voici l'heure à laquelle il doit se rendre ici... A dire vrai, ce rendez-vous m'étonne ; l'air sombre du père de Pauliska, en me donnant cet ordre ; l'instant choisi, l'épée de mystère... tout cela n'est pas ordinaire... que diantre peuvent-ils avoir à se dire : a-t-on jamais vu choisir le moment d'une fête pour s'entretenir d'affaires et... Allons voilà encore ma maudite curiosité qui me poursuit ! Paix, Wilfrid, paix et ne cherchez pas à connaître les secrets de votre maître, et rentrez dans la subordination... oui, rentrez... On vient, c'est le seigneur Roldeck.

S C E N E I V.

W I L F R I D, R O L D E C K.

R O L D E C K.

Je te cherchais, Wilfrid ; va dire à Polinsky qu'exact au rendez-vous qu'il m'a indiqué, je l'entends en ces lieux.

W I L F R I D.

J'y cours, seigneur, j'y cours ; mais de grace, jetez donc un coup-d'œil sur nos préparatifs ; ces trophées portant les noms des villes que votre fils a conquises, des Na-

tailles qu'il a remportées ; tout cela est de mon invention , et malgré mes soixante ans , j'ai exécuté , moi-même en partie , ces différens travaux. Ah ! c'est que dans une telle circonstance le sentiment fait disparaître la faiblesse de l'âge et je retrouve la vigueur de ma jeunesse.

R O L D E C K .

Sobieski te saura gré de ton zèle et se fera honneur de l'amitié d'un brave tel que toi.

W I L F R I D .

Ah ! vous l'avez dit , mon amitié , mon admiration même... Abandonner son amante au moment de s'unir à elle , poſſer voler se ranger sous les drapeaux du vaillant Métusko ; combattre près de lui les ennemis de notre pays ; compter autant de victoires que de batailles ; allier la prudence au courage , la modestie au talent , en voilà bien assez pour mériter l'estime du vieux Wilfrid.

R O L D E C K .

Avec quel plaisir je vais le revoir , le presser sur mon sein , ce cher fils !

W I L F R I D .

Oh ! vous n'êtes pas le seul , et je crois bien que notre belle maîtresse n'est pas moins impatiente que vous de le revoir , et c'est bien naturel ; quelle entrevue ! ... Un jeune chevalier brillant de gloire et brûlant d'amour , qui vient déposer aux pieds de sa belle les trophées de ses victoires , l'heureux moment ! ... mille z'yeux , l'heureux moment ! (*avec réflexion.*) fini pour moi.

R O L D E C K .

Wilfrid s'enflamme encore à l'idée d'une pareille entrevue ; mais ne diffère pas davantage , vas prévenir Polinski.

W I L F R I D .

Ah ! pardon , seigneur , j'avais oublié... le plaisir de revoir votre fils , le bonheur qui se prépare pour Poliska , et puis cette fête qui me rappelle mes premières années , la joie , l'amitié.... La tête me tourne en vérité... je cours prévenir mon maître. (*il sort.*)

S C E N E V .

R O L D E C K

Brave homme , combien sa joie est pure et naturelle et qu'elle me fait éprouver de sensations ! Je m'y livrais comme lui lorsque ce billet de Polinski est venu me troubler. Eh ! quoi , à l'instant même où tout se prépare pour resser-

rer entre nous les liens d'amitié qui nous unissent depuis trente années, il m'annonce qu'il doit me découvrir un mystère qui peut-être nous séparera pour jamais!... Pauliska semble devoir être le sujet de notre entretien... mon impatience augmente à chaque instant ; mes idées ne peuvent se fixer... Relisons son billet : (*il lit.*) « J'ai gardé trop long-temps un coupable silence ; votre fils arrive, toute honte doit disparaître et vous devez être instruit. Je reclame de vous un entretien secret, nous serons seuls, vous saurez tout, et si vous n'accordez point une larme à Pauliska, au moins ne la méprisez pas ; Wilfrid vous indiquera l'heure et le lieu choisi. » Je ne puis prévoir ce qui peut l'affecter à un tel point?... Ah ! quelque soit le malheur qui le menace, il peut compter sur mon amitié, elle sera toujours la même... Quelqu'un s'approche, c'est lui.

S C E N E V I.

R O L D E C K , P O L I N S K I , W I L F R I D .

(Polinski entre avec Wilfrid et le charge d'empêcher que personne ne vienne les interrompre. Wilfrid sort. Polinski s'approche de son ami, il va pour lui parler, les larmes étouffent sa voix ; il ne peut que s'écrier en se jetant dans ses bras.)

P O L I N S K I .

Mon ami !

R O L D E C K , *effrayé.*

Qu'avez-vous, Polinski ? les larmes inondent votre visage ; la douleur la plus vive est empreinte sur vos traits ; qu'avez-vous ?

P O L I N S K I .

Pardón, mon ami, si dans un jour dont tous les momens devraient être consacrés à la joie, je viens vous entretenir de mes chagrins et de mes larmes.

R O L D E C K .

Puis-je goûter un bonheur que vous ne partagez point, hâtez vous de m'instruire...

P O L I N S K I .

Le secret dont je vais vous rendre dépositaire peut, en un seul instant, éteindre notre vieille amitié, et me priver du seul bonheur qui me reste ; mais la voix impérieuse de l'honneur se fait entendre, elle me reproche d'avoir si long-tems tardé à vous instruire, je lui obéis ; vous allez tout savoir... Pauliska, ma fille, c'est elle qui cause les pleurs que vous me voyez répandre.

Pauliska... achevez.

P O L I N S K I.

Ma fille encore au berceau , fut promise à votre fils , et cette union tant désirée allait s'accomplir lorsque, forcé par des circonstances impérieuses , Sobieski prit les armes et soutint notre indépendance ; ma fille , vous le savez , ne le vit partir qu'à regret , il semblait qu'elle présageait les événemens terribles dont son absence allait être la cause... Aujourd'hui votre fils arrive , il va me presser d'accomplir ma promesse ; votre amitié pour ma fille vous fera désirer à vous-même de hâter ce moment qui devrait être heureux pour tous... Mais apprenez mon affreuse position : victime de la plus insigne trahison , ma fille n'est plus digne d'être alliée à votre illustre famille , un vil suborneur a porté la honte et le deshonneur dans ma maison... Le deshonneur ! que dis-je ! en peut-il exister pour celui qui ne partage point le crime ? et ce front blanchi par soixante hivers , devrait-il être forcé de rougir au souvenir de ce cruel événement ?

R O L D E C K.

Dieux ! que m'apprenez-vous ? Pauliska ! et vous n'êtes pas vengé !

P O L I N S K I.

Ecoutez et jugez-moi : si je vous disais que cet homme , reçu dans ma maison pour y porter l'infamie est aimé , chéri , respecté par vous et par tous nos guerriers , que cette faute est peut-être la seule qu'il ait à se reprocher , qu'il la doit plutôt à des conseils perfides qu'à lui-même ; qu'en le frappant je priverais mon pays de son plus ferme appui , que la Pologne entière aurait le droit de me demander compte du sang que j'aurais versé ; en un mot que j'immolerais Métusko !

R O L D E C K.

Métusko !

P O L I N S K I.

Oui , lui-même... Vous vous rappelez l'instant où les polonais , lassés de la domination de Rodolphe , secouèrent le joug et arborèrent les drapeaux de l'indépendance. Métusko , ce palatin fier et courageux fut le premier à prendre les armes ; aussitôt une armée nombreuse se rassemble près de Canisko ; Métusko marche à la tête de nos guerriers , et bientôt Sencici , Iczow , Rava , cèdent à ses efforts. Il s'approche de Blonie couvert de gloire et de lauriers , la renommée le précède , j'assemble à la hâte mes nombreux vas-

saux ; ma fille , ma chère Pauliska , marche à mes côtés , nous allons au-devant de notre libérateur , ma demeure lui sert d'asile , et à l'instant où je crois devoir me glorifier de sa présence , je ne donne l'hospitalité qu'à celui qui devait empoisonner le reste de mes jours... Ma fille , brillante de jeunesse et de beauté , frappa les regards du fier Métusko , et son cœur éprouva un sentiment nouveau pour lui. Extrême en tout , il devait aimer comme il savait vaincre. Insensible aux honneurs que je lui faisais rendre , Pauliska seule l'occu-
 pait , et avant la fin de la fête , il m'avait déclaré son amour pour ma fille et demandé sa main... Surpris , mais forcé de répondre , je me rappelai la promesse qui me liait avec vous , et le refusai ; mais sans lui faire connaître que votre fils était la cause de ce refus , craignant par cet aveu de l'exposer à son ressentiment ; Métusko furieux d'être contrarié dans sa première inclination , indigné d'être rejeté par une famille qu'il croyait honorer , jura de se venger. Ses lieutenans plus criminels cent fois que leurs maîtres , lui en procurèrent les moyens ; lorsqu'un silence profond eut remplacé les bruyans éclats d'une fête , Pauliska retirée dans son appartement , venait de se séparer de ses femmes , elle était seule , Métusko arrive , une faible porte cède à ses efforts ; il est introduit , et là , oubliant son caractère , les droits sacrés de l'hospitalité , le monstre !... Ah ! pourquoi la foudre vengeresse n'a-t-elle pas en ce moment consumée ma demeure ; je n'aurais pas à pleurer aujourd'hui sur l'opprobre de ma famille !

R O L D E C K.

Malheureux ami !

P O L I N S K I.

J'accours aux cris de ma fille , mon poignard est levé , je vais immoler le traître ! « Arrête ! s'écrie Métusko , l'œil » éteincelant de colère , arrête ! nos lois te sont connues : après » l'action à laquelle ton refus insultant me porté , la mort » est le prix dû à mon crime , à moins que ta fille , plus gé- » néreuse que toi , ne m'accepte pour époux... Répondez , » Pauliska , un mot et je cours à l'autel , ou je marche au » supplice... » Je n'essayerai point de vous peindre le trouble où j'étais ; je voyais le grand homme à côté du criminel , le fer échappa de ma main tremblante et j'eus à peine la force de prononcer ces mots : « Jamais ma fille ne sera ton » épouse ; ton existence est entre mes mains , mais le salut » de ma patrie l'emporte sur mon intérêt personnel ; va , » sors de ma demeure que tu as souillée , vole à la tête de » nos guerriers et cherche à effacer par de nouvelles vic-

» toires l'action indigne que tu viens de commettre, sou-
 » viens-toi que Polinski abhorre Métusko, et qu'il ne res-
 » pecte en lui que le vengeur de nos droits. » A ces mots,
 il reste comme terrifié ; puis s'efforçant de renfermer les
 sentimens qui viennent se combattre dans son ame, il me
 serre la main, ses yeux se remplissent de larmes, il jette
 un dernier regard sur ma fille expirante et disparaît... Pau-
 liska n'aurait point survécu à sa honte, la douleur et les
 larmes allaient me la ravir ; mais peu de tems après elle s'a-
 perçoit qu'elle est mère, la nature l'emporte sur le res-
 sentiment ; elle oublie son cruel ravisseur pour ne songer
 qu'aux devoirs que sa situation lui impose ; la fidèle Clo-
 tilde qui avait élevé son enfance devient seule confidente de
 cet important secret ; elle assiste à la naissance d'un fils,
 dont les innocentes caresses séchèrent bientôt les larmes de
 de sa mère. Ce fils fut élevé dans le plus profond mystère.
 Six années se sont écoulées depuis cette fatale aventure,
 sans que rien n'ait pénétré de cet important secret ; mais au-
 jourd'hui que la paix ramène parmi nous Sobiesky victo-
 rieux, de nouveaux malheurs se préparent ; ma fille pourra-
 t-elle feindre aux yeux de celui qu'elle aime, et ne devien-
 dra-t-elle pas une seconde fois victime d'un crime qu'elle n'a
 pas partagé.

R O L D E C K.

Ah ! si le sort de ma patrie n'était pas entre les mains de ce
 perfide, ce bras qui toujours défendit l'innocence, irait de
 nouveau combattre pour elle ; mais ainsi que vous, l'inté-
 rêt de mon pays suspend ma vengeance, et m'inspire un
 sentiment plus digne de moi. Toute haine particulière doit
 disparaître devant les dangers de l'état. Sauvons notre pays
 et vengeons-nous après.

S C E N E V I I.

LES PRÉCÉDENS, W I L F R I D.

W I L F I D.

Mille pardons, seigneur, si je vous interromps, mais je
 dois vous avertir que du haut des tourelles on aperçoit dans
 la pleine les phalanges de Sobieski ; encore quelques ins-
 tans, et il sera aux pieds de nos remparts.

R O L D E C K.

Mon fils !

P O L I N S K I.

Quoi ! déjà sous nos murs !
Métusko.

B

WILFRID.

Ah ! parbleu ! quand on est guidé par la gloire et l'amour ; on va un train de diable. Il me souvient, moi, que je fis quinze mille en deux heures pour voler dans les bras d'une jeune cosaque qui m'adorait ; ah ! . . . il y a trente-sept ans de cela , et...

POLINSKI.

Songe , Wilfrid que les momens sont précieux.

WILFRID.

Vous avez raison. (*On entend le son du cor.*) Qu'est-ce que j'entends ? l'avant-garde serait-elle déjà entrée dans la place ? et la garnison qui n'est point sous les armes ! tout mon monde qui n'est pas prévenu ! mille z'yeux ! hâtons-nous de réparer notre négligence , ou gare ma réputation.

(*il sort.*)

SCENE VIII.

POLINSKI, ROLDECK, PAULISKA, Femmes de sa suite.

PAULISKA, *accourant.*

Ah ! mon père , est-il vrai ! Sobieski arrive ; je vais le voir, lui parler... Mais , que dis-je ! à quel point m'égare mon cœur !... Infortuné , faut-il que je sois réduite à craindre la présence de celui qui devait faire le charme de ma vie.

ROLDECK.

Rassurez-vous , Pauliska , je sais tout et je partage votre douleur ; fiez-vous à moi du soin de votre repos ; vous pouvez encore goûter le bonheur.

PAULISKA.

Eh ! quoi, mon père, vous avez confié ce secret. (*d Roldeck.*) Seigneur, vous savez tout et ne me méprisez pas ?

ROLDECK.

Ah ! je ne puis que vous plaindre et vous offrir des consolations... Mais les momens sont précieux , hâtez-vous de m'instruire... cet enfant... ne vous troublez pas , Pauliska , le fils de Métusko, où est-il !

PAULISKA.

Hélas ! il a fallu m'en séparer et confier son enfance aux soins de la bonne Clotilde. Mon père en lui abandonnant une habitation à peu de distance de ce château, lui a imposé la condition d'élever mon cher Gustave, et c'est elle qui me remplace près de lui, c'est elle qui lui tient lieu de mère.

ROLDECK.

Pauliska , vous n'en doutez pas , je partage vos peines ;

je conçois votre inquiétude , laissez à mon amitié le soin de les adoucir. Mon fils n'aspire point à d'autre bonheur qu'à celui de vous posséder ; j'aurai la force de m'opposer à votre union ; vous , aujourd'hui même , après les premiers momens destinés à l'amitié , rendez-vous chez la bonne Clotilde , prenez votre fils , car je présume bien qu'elle ne le remettras pas à d'autre qu'à vous-même , conduisez-le dans cette demeure , qu'il y soit élevé comme un orphelin dont vous aurez aimé à prendre soin. Faite que son amitié se tourne vers mon fils , je connais son cœur , il chérira ses innocentes caresses , il s'y attachera , et lorsque le tems aura enseveli tout ce qui pourrait rappeler vos infortunes , je dévoilerai ce terrible mystère à mon fils. Alors il connaîtra le véritable motif qui m'aura fait m'opposer à son hymen ; Sobieski vous aime , cette preuve de délicatesse ne pourra qu'augmenter son amour ; il est généreux , il oubliera tout , et j'ose vous promettre encore des années de bonheur.

PAULISKA.

Ah ! seigneur , quel avenir vous me présentez , je pourrais être heureuse ! non , non , je ne puis , je ne dois l'espérer.

POLINSKI.

Calmez-vous , ma fille , et dissimulez votre douleur , ayez le courage de suivre les sages conseils de Roldeck , ils peuvent seuls adoucir l'amertume de vos chagrins ; lui-même nous secondra dans cette entreprise , et la ciel , sans doute , ne nous abandonnera pas... De la prudence.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS , WILFRID.

WILFRID , avec joie.

Je ne m'étais pas trompé , c'est lui , c'est bien lui , et mes vœux ont parfaitement rempli leur devoir... Le cortège s'avance de ce côté , vous allez voir si je suis en état de régler une marche ; disposez-vous à recevoir le brave Sobieski , je retourne à mon poste. (*il sort.*)

POLINSKI , à Pauliska.

Il n'y a plus à balancer , il faut mettre le projet de Roldeck à exécution au premier instant favorable. Silence , voici Sobieski.

S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS, SOBIESKI, WILFRID, Suite, Gardes,
Villageois, Cosaques, etc.

(Marche militaire composée des hommes d'armes de Polinski, réunis aux écuyers de Sobieski, les habitans de Blonie, se mêlent parmi les soldats; Wilfrid commande. Lorsque la marche est terminée et que les troupes sont rangées, Sobieski paraît, il s'avance et se jette dans les bras de Roldeck.)

S O B I E S K I.

Mon père ! (à *Pauliska.*) Pauliska ! (à *Polinski.*) Mon ami !

(Roldeck les presse tous deux sur son cœur. En ce moment on élève des branches de lauriers au-dessus de leurs têtes.)

W I L F R I D.

C'est ça, mille z'yeux, c'est ça ! l'amour et l'amitié couronnés par la reconnaissance... Charmante allégorie !... elle est de mon invention.

S O B I E S K I.

Avec quelle impatience j'attendais ce moment fortuné ! quelle satisfaction j'éprouve à me rapprocher de vous. Ah ! la gloire à bien des charmes pour mon cœur, mais que sont-ils auprès des douceurs de l'amitié.

P O L I N S K I.

Tous mes vœux sont remplis. Je presse encore une fois sur mon cœur le fils de mon ami, je vois son front ombragé d'honorables lauriers et j'admire en lui le sauveur de ma patrie.

S O B I E S K I.

Ces louanges ne m'appartiennent pas, c'est au vaillant Métusko qu'elles sont dues. C'est lui qui guida mes premiers pas dans le chemin de la gloire, c'est lui qui m'apprit à vaincre, en méprisant le danger. C'est son exemple qui produisit autant de héros que de soldats; c'est à lui seul enfin que je suis redevable de mon triomphe.

P A U L I S K A , à part.

Et c'est lui qui fait son éloge !

R O L D E C K , à *Sobieski.*

Ta modestie me plaît, elle augmente les vertus d'un guerrier; mais apprends-nous ce que fait Métusko ?

S O B I E S K I.

Je regrette que les circonstances m'ayant privé depuis long-tems des conseils et de l'amitié de cet intrépide guerrier, le sort des armes nous a séparés. Je combattais loin

de lui , lorsque triomphant il forçait nos fiers ennemis à conclure une paix honorable autant qu'avantageuse pour notre pays. Mais je me livre à l'espoir de le posséder bientôt parmi nous. Il est tems qu'il recueille le fruit de ses glorieux travaux, qu'il jouisse d'un repos acquis par dix années de victoires. Moi-même je m'arrache à la carrière des armes , et c'est près de vous tous que je veux chercher le bonheur. Oui , Polinski , vous comblerez mes vœux ; tranquille au sein de ma famille, aimée d'une épouse chérie , mon ambition sera de lui plaire , mon désir de la voir heureuse, satisfait d'échanger les lauriers de Mars contre les mirthes de l'Amour et les doux épanchemens de l'amitié.

PAULISKA , *à part , retenant ses larmes.*

Tableau enchanteur ! pourquoi faut-il...

SOBIESKI.

Mais qu'avez-vous , Pauliska , votre émotion....

ROLDECK.

Est bien naturelle , mon fils ; qui pourrait ne point en éprouver en ces momens délicieux.

WILFRID.

Vous avez bien raison , seigneur , tous ces braves gens et moi , nous versons des larmes d'attendrissement- Mais si monsieur le chevalier veut nous permettre de lui exprimer notre joie , autrement que par des pleurs , il sera témoin d'un petit divertissement de ma composition.

SOBIESKI.

Volontiers , Wilfrid... toujours le même !

WILFRID.

Oui , mon général , toujours le même ! mais me permettez-vous de faire commencer la fête , chacun de nous brûle du désir de vous présenter son hommage.

SOBIESKI.

Ces marques d'intérêts me sont bien chères , et mon cœur en sent tous le prix ; tu peux commencer.

WILFRID.

Allons , allons , mille z'yeux , en place.

(Sobieski se place entre Roldeck et Pauliska , Polinski est à côté de sa fille.)

BALLET.

(Fête militaire et villageoise. On exécute tour à tour des combats et des danses. Wilfrid commande , ordonne. Il est partout. A la fin du Ballet , le son du cor se fait entendre à trois reprises. Surprise de tous les personnages.)

WILFRID.

Qu'est-ce que cela peut être ?... un moment, suspendez vos jeux, restez en position, marquez la mesure, je vais reconnaître l'ennemi. (*Il sort.*)

PAULISKA, *à part.*

Dieux ! je frémis, funeste pressentiment de quelque nouveaux malheurs.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, WIEFRID, DOURLINSKI,
enveloppé dans un long manteau.

DOURLINSKI.

Chevalier Polinski, ordonnez qu'on s'éloigne.

POLINSKI.

Que me veut-on ?

DOURLINSKI.

Mon message est de la plus haute importance, le danger presse, ordonnez qu'on se retire.

POLINSKI.

Le danger !

ROLDECK.

Que voulez-vous dire ?

DOURLINSKI.

C'est Polinski seul, que je dois instruire.

SOBIESKI.

Quel mystère !

PAULISKA.

Mon père.... Je tremble, seigneur ; ne restez point avec cet inconnu.

POLINSKI.

Laissez-moi, ma fille.

SOBIESKI.

Ne craignez rien, Pauliska, je veillerai sur eux.

POLINSKI, *aux assistants.*

C'est à regret, mes amis, que je me vois forcé d'interrompre vos transports d'allégresse, mais il m'importe de savoir ce que me veut ce mystérieux étranger. Souffrez que j'a demeure seul avec lui : et vous, Sobieski, regardez mon palais comme votre demeure, les portes sont données pour qu'on vous obéisse en tout. (*il congédie tout le monde.*)

WIEFRID.

Maudit contretems ! voilà toutes mes dispositions manquées.

SOBIESKI, à Roldeck.

Mon père, accompagnez Pauliska.

(Il remet Pauliska entre les mains de Roldeck qui sort avec elle ; suivi de tous les personnages de la fête. Sobieski sort du côté opposé et témoigne son inquiétude et le dessein où il est de surveiller cet entretien.)

SCENE XII.

POLINSKI, DOURLINSKI.

POLINSKI.

Que me voulez-vous, je vous écoute.

DOURLINSKI, se découvrant.

Me reconnais-tu ? je suis Dourlinski, l'ami, le confident de Métusko.

POLINSKI.

Traître, tu oses profaner ma demeure ?

DOURLINSKI.

Silence ! . . . Ton sort et celui de la Pologne, peut-être, dépendent du succès de ma démarche. Métusko toujours victorieux devait exciter l'envie, c'est le sort des grands hommes... Ragotzi, ce perfide lieutenant qui l'accompagnait lors de son passage en ces lieux, Ragotzi, qui par ses funestes conseils, a porté ce héros à une action qui maintenant fait le malheur de sa vie, fut assez lâche pour dévoiler ce mystère à ses ennemis. Munis de ses renseignements précieux pour leur haine, ils ont dénoncé Métusko au Sénat, la sévérité de nos lois t'est connu, sans égards pour son rang, pour les services qu'il a rendus à l'Etat, l'ordre est donné d'arrêter Métusko... Prévenu à temps, il s'est soustrait aux poursuites de ses persécuteurs, et c'est de sa part que je viens près de toi. Le silence que tu as gardé jusqu'à présent lui a sauvé la vie. Mais aujourd'hui tout est divulgué. Je viens donc en son nom de demander la main de ta fille, si tu l'accepte pour gendre, le crime est effacé et Métusko est rendu à la gloire ; si tu le refuse, chaque instant peut le conduire à la mort. J'attends ta réponse.

POLINSKI, après un silence.

Celui qui a violé les droits de l'hospitalité, qui a porté la désolation au sein de ma famille, qui a rompu un hymen sur lequel reposait la consolation de mes vieux jours, ne peut attendre de moi cette déférence. Non, jamais Métusko n'obtiendra le prix de son action abominable.

DOURLINSKI.

Ainsi donc, tu sacrifies les intérêts de ta patrie à ta haine personnelle.

P O L I N S K I .

Métusko ne trouvera jamais en moi un délateur, six années de malheurs ont dû le lui prouver ; mais il ne peut s'attendre à me voir varier dans ma résolution.

D O U R L I N S K I .

Eh bien , il saura t'y contraindre... Malgré tes précautions , Métusko n'ignore pas que ta fille la rendu père , il saura découvrir la retraite de son fils ; il s'emparera de cet enfant , et Pauliska ne le reverra que quand elle aura consentie à rendre Métusko à la gloire et au bonheur.

P O L I N S K I , *d part.*

Dieux ! Pauliska ! mais non , c'est un piège qu'il tend à sa sensibilité. (*d Dourlinski.*) Ces menaces ne sauraient m'effrayer , encore moins me contraindre à m'avilir. Je suis inébranlable. Tu peux retourner vers ton maître et lui porter ma réponse, adieu. (*il sort. Pendant cette scène Sobieski a paru plusieurs fois dans le fond du théâtre et a observé.*)

S C E N E X I I I .

D O U R L I N S K I , S O B I E S K I .

D O U R L I N S K I , *sur le bord de la scène.*

Métusko avait raison , je n'obtiens rien de ce vieillard inflexible ; il faut tenter d'autres moyens... Sobieski , l'élève et l'ami de Métusko , vient d'arriver en ces lieux , j'en suis instruit , peut-être serai-je plus heureux près de lui... Tâchons de lui faire tenir ce billet qui lui est adressé... (*se retournant.*) Le voici.

S O B I E S K I , *qui a suivi des yeux Polinski et qui examine Dourlinski.*

Cet étranger ne m'est pas inconnu.... cette démarche.... approchons , que vois-je ? Dourlinski , l'ami , le confident de Métusko.

D O U R L I N S K I .

Moi-même , seigneur ; instruit que vous deviez arriver aujourd'hui en ces lieux , j'ai reçu l'ordre de venir vous y trouver pour vous remettre le billet que voici.

S O B I E S K I , *prenant le billet..*

Et Métusko ?

D O U R L I N S K I .

Lisez et vous connaîtrez son sort.

S O B I E S K I .

Quel mystère. Lisons. (*il lit.*) Métusko par un instant

» derreur s'est attiré de nombreux ennemis, une dénon-
 » ciation violente l'expose à la rigueur des lois afin d'échap-
 » per à la mort, il s'est vu forcé de fuir : réfugié aux envi-
 » rons de Blonie, il a appris le retour de Sobieski, et c'est de
 » lui qu'il attend les conseils de l'amitié. Dourlinski le gui-
 » dera vers le lieu qui lui sert d'asile, mais il exige que le
 » plus profond mystère accompagne cette démarche. » (*après
 avoir lu.*) Qu'ai-je appris, Métusko trahi, dénoncé, en danger
 de perdre la vie, et je ne suis point près de lui pour le pro-
 téger, pour le défendre !... Ah ! volons... Mais comment me
 dérober aux honneurs qui m'attendent, m'arracher des bras
 de mon père, me soustraire aux amitiés de Pauliska... Allons,
 il n'y a pas à balancer, celui à qui je dois ma gloire, m'ap-
 pelle près de lui, je ne tromperai point son attente, Dour-
 linski ; attendez moi à vingt pas du château, je vous rejoins
 à l'instant.

DOURLINSKI.

Oui, seigneur, je connaissais votre amitié pour Métusko,
 et j'étais sûr du succès de ma démarche. (*il sort.*)

SOBIESKI.

Voici Polinski, cachons lui le motif de mon absence,
 puisqu'on m'ordonne de garder le secret.

SCENE X V.

SOBIESKI, POLINSKI.

POLINSKI.

Je vous cherche, Sobieski, pourquoi vous dérober aux
 témoignages de votre tendresse ?

SOBIESKI.

Pardon, Polinski ; une circonstance impérieuse me con-
 traint à vous quitter pour quelques instans, souffrez que je
 m'éloigne. Rassurez mon père et Pauliska, je vais hâter
 mon retour.

POLINSKI.

Comment ?... ne puis-je savoir ?

SOBIESKI.

Si ce n'était que mon secret, votre cœur en serait déjà le
 dépositaire ; mais j'ai promis le silence, soyez sans inquié-
 tude, je laisse avec vous des objets qui me sont trop chers
 pour ne point éprouver bientôt le besoin de m'en rapprocher.

(*il sort.*)

Métusko.

SCENE XVI.

POLINSKI.

Quel motif si puissant peut l'engager à nous quitter avec cette précipitation... Aurait-il des soupçons?... Dourlinski aurait-il parlé?... Mais pourquoi me plaindre d'une absence qui au contraire sert nos projets. Les momens sont précieux, le fils de Pauliska court des dangers, hâtons nous de suivre les intentions de Roldeck.

SCENE XVII.

POLINSKI, ROLDECK, PAULISKA,
enveloppée d'une longue cape.

ROLDECK.

Tout est disposé, mon ami, pour le départ de Pauliska; ce que vous venez de m'apprendre, touchant Métusko, ne nous permet pas de différer un seul instant. Il est de la dernière importance que le jeune Gustave soit ici.

PAULISKA.

O dieux! donnez-moi le courage nécessaire à l'exécution de cette entreprise.

ROLDECK, à Polinski.

Je ne vois point Sobieski...

POLINSKI.

Il s'est éloigné pour quelques instans; une circonstance, impérieuse, m'a--il dit, l'y oblige, je vous ferai part de mes conjectures à ce sujet.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, WILFRID, Gardes.

WILFRID.

Je me rends à vos ordres, mon général.

POLINSKI.

Tu vas, suivi de ton escorte, accompagner Pauliska; songe que tu me réponds d'elle.

WILFRID.

Soyez tranquille, seigneur, je vous en réponds sur ma tête: mais, avant de partir, ne serait-il pas à propos de m'instruire....

POLINSKI.

Le tems presse, obéis.

C'est-à-dire , qu'après la victoire , je connaîtrai les motifs du combat... N'importe, mille z'yeux , j'exécute vos ordres. (à *Pauliska.*) Soyez sans crainte , madame , je protège votre sortie , j'éclaire votre route , et au besoin je vous ferai un rempart de mon corps... Marchons.

P O L I S N K I.

Partez , ma fille , le ciel vous protégera et le succès sera le prix de votre courage.

(*Pauliska se jette dans les bras de son père , lui dit adieu. Vilfrid ouvre la marche , Pauliska le suit , viennent ensuite les gardes. Polinski et Roldeck font un geste d'adieu. La toile tombe.*)

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

Le théâtre représente une forêt ; au fond , une montagne ; à droite de l'acteur , une cabane , un arbre , un banc de gazon , et une charmille qui va de la cabanne jusqu'à l'arbre.

SCENE PREMIERE.

MÉTUSKO, *sortant de la cabane.*

DOURLINSKI ne revient pas ; chaque instant est un siècle ! Va-t-il m'amener Sobieski ? aura-t-il pu fléchir le père de Pauliska ? cruelle incertitude !... C'est ainsi que le sort aime à se jouer des faibles mortels !... moi qui naguères pouvait agiter d'un seul mot les armes meurtrières de cent mille braves, accoutumés à vaincre sous mes ordres, je me vois réduit à me couvrir de ces habits grossiers ; forcé de redouter un sénat que j'ai formé , des lois que j'ai établies... Métusko craint même de prononcer son nom !... Amour ! passion délicieuse et cruelle, que ta puissance est dangereuse ! heureux celui qui ne paye point du repos de sa vie le fragile bonheur d'avoir savouré pendant quelques instans tes délices passagères !... O souvenirs affreux ! tourmens insupportables ! quand je veux vous fuir, quand je veux détourner mes regards de moi-même , le remords, comme la griffe du tigre, s'enfonce dans mon cœur et déchire mes blessures. . . Mais que dis-je ? où m'emporte un aveugle désespoir ?... inexorable Polinski, n'es-tu pas plus coupable que moi ! l'abaissement où je suis réduit ne te venge-t-il pas assez ?.... Ah ! s'il ne me restait pas ce sentiment d'honneur que tu me refuses, bravant une mort trop certaine, j'irais au milieu de ton palais arracher de tes bras ta fille éplorée, et, la conduisant aux autels, je m'écrierais : c'est mon épouse, ... c'est la mère de mon fils. (*avec émotion.*) De mon fils ! je suis père ! Ah ! cette idée vient maîtriser ma fureur ! je me dois à cette innocente créature ; et lorsque le hasard me fait trouver un asile sous l'humble toit qui lui sert de retraite, lorsque, par des réponses indiscrettes, cette femme, chargée de l'élever, m'apprend un secret que l'on m'a caché pendant six années, ce n'est point en ce moment que j'irais exposer ma vie, je

Je dois à mon fils, je lui fais le sacrifice de ma vengeance...
On vient, contrainçons-nous; dissimulons ma douleur, et
gardons-nous de laisser échapper mon secret.

S C E N E I I.

MÉTUSKO, CLOTILDE.

CLOTILDE, *sortant de la cabane.*

Eh bien, mon brave voyageur, pourquoi donc vous éloigner ainsi? est-ce que l'on vous ferait peur? Depuis hier que vous êtes chez nous, vous n'avez point encore témoigné la moindre gaieté; je conçois bien que l'on n'est pas toujours en train de rire, mais cependant il y a temps pour tout, et un peu moins de tristesse vous rendrait tout-à-fait aimable.

MÉTUSKO.

Pardon, bonne Clotilde; je réponds mal, je le sais, à vos soins généreux; mais les fatigues d'une longue route... l'incertitude où je suis...

CLOTILDE.

Et votre ami, qu'est-il donc devenu?...

MÉTUSKO.

J'attends son retour; chargé par moi, d'aller au château de Blonie, il ne peut tarder...

CLOTILDE.

Ah! ah! vous y connaissez sans doute quelque serviteur du Palatin; c'est un bien brave seigneur; c'est le père de ma jeune maîtresse, de cette bonne et infortunée Pauliska, dont le fils... vous êtes au fait. Mais à propos de cela, n'allez pas confier à personne ce que je vous ai dit, au moins; n'allez point me faire repentir de vous avoir accordé ma confiance.

MÉTUSKO.

N'ayez aucune crainte.

CLOTILDE.

Si je me suis hasardé à vous faire cet aveu, c'est parce que vous m'avez dit connaître Métusko, que vous m'avez promis de lui parler et de le ramener à des sentimens dignes de lui, de le décider à donner sa main à Pauliska, car je pense bien que son père ne s'y opposerait point; n'est-ce pas le seul moyen de réparer... Ah! je serais si contente d'avoir hâté l'instant de son bonheur.

MÉTUSKO.

Vous n'aurez point à vous en repentir; Métusko lui-même saura reconnaître le service que vous lui rendez.

C L O T I L D E .

Dites-lui qu'il est père, que son fils est charmant, qu'il possède déjà les grâces de sa mère ; dites-lui aussi que cette chère Pauliska est toujours dans les larmes, et que Métusko seul peut lui rendre la paix et le bonheur ; peut-être se laissera-t-il toucher, peut-être...

M É T U S K O .

Ah ! n'en doutez pas, Métusko possède un cœur sensible, qui lui dictera son devoir. (*A part.*) Chaque mot de cette femme me porte un coup mortel.

C L O T I L D E .

Je voudrais bien le connaître, moi, ce héros si fameux ; comme il doit être glorieux de ses victoires et des avantages qu'il a procuré à son pays ?

M É T U S K O .

Si la gloire d'un grand nom suffisait pour procurer le bonheur, sans doute Métusko serait heureux ; mais combien cette légère faveur n'entraîne-t-elle pas après elle de disgrâces et de craintes ?

C L O T I L D E .

C'est possible, c'est possible ; à cet égard, vous en savez plus que moi, et je vous crois . . . Allons, je vais préparer notre petit repas, dont vous accepterez votre part ; vous caresserez mon petit Gustave, il vous distraira par ses caresses innocentes, car il est vraiment aimable, n'est-ce pas ?

M É T U S K O , *vivement.*

Oh ! sans doute, ayez toujours pour lui les soins les plus tendres, et croyez que je saurai... que Métusko saura vous en témoigner sa reconnaissance.

C L O T I L D E .

Ah ! mon dieu ! qu'il rende Pauliska heureuse, et je serai trop payée. Je rentre, et quand tout sera prêt je vous avertirai. (*à part, en sortant.*) C'est triste, ça a du chagrin ; mais au fond, c'est vraiment un brave homme.

(*Elle sort.*)

S C E N E I I I .

M É T U S K O .

Tout semble se réunir pour me porter les coups les plus sensibles. Ah ! mon cher Gustave, que ne puis-je, sans crainte, te prodiguer toute ma tendresse ! me livrer sans réserve aux douces émotions de mon cœur ! O mon fils ! ô Pauliska ! quels nouveaux sentimens s'emparent de mon âme... C'est Dourlinski ; je vais connaître enfin la mesure de mes maux.

SCENE IV.

MÉTUSKO, DOURLINSKI.

MÉTUSKO.

Eh bien, Dourlinski, à quoi dois-je m'attendre?...

DOURLINSKI.

Tout espoir de bonheur est perdu pour vous. L'inexorable Polinski m'a reçu avec la fierté d'un père offensé, et votre repentir ne saurait le toucher.

MÉTUSKO.

Homme cruel!...

DOURLINSKI.

Un consolateur, un ami vous est rendu... Le bruit de l'arrivée de Sobieski à Blonie était fondé, je lui ai remis votre billet, et bientôt il a volé sur mes pas.

MÉTUSKO.

Sobieski! mon jeune ami, où est-il?...

(Dourlinski l'introduit et rentre dans la chaumière.)

SCENE V.

MÉTUSKO, SOBIESKI.

SOBIESKI, *entrant.*

Il est dans vos bras! (*ils se tiennent embrassés.*)

MÉTUSKO.

Cher Sobieski! me pardonneras-tu de t'arracher du sein des plaisirs et des fêtes préparées en ton honneur, pour venir consoler un malheureux proscrit, dérochant sa tête au courroux des lois, et ne prononçant qu'avec crainte un nom qui naguères faisait trembler nos ennemis?

SOBIESKI.

Que dites-vous, Métusko?

MÉTUSKO.

Eh! quoi, ces vêtemens, cette retraite, la douleur empreinte sur mes traits, tout enfin ne doit-il pas t'annoncer mes malheurs.

SOBIESKI.

Pardon, Métusko; mais la gloire qui vous environne est si grande, l'éclat de votre nom imprime à tout guerrier un sentiment si profond, que même sous les habits les plus simples, vous commandez le respect et l'admiration... S'il est permis à l'amitié de pénétrer vos secrets, daignez m'instruire...

M É T U S K O.

Tu sauras tout. Lorsque les intérêts de notre pays t'appelèrent à la tête de nos braves, du côté de Sandomir, les combats et la victoire m'attendaient sur un point opposé. Séparés depuis ce tems, tu ignores mes malheurs et ce qui les a causés, tu ignores qu'un instant d'erreur a effacé dix années de gloire, et qu'au lieu du triomphe qui m'attendait, une mort ignominieuse m'était réservé.

S O B I E S K I.

O ciel ! que m'apprenez-vous ?

M É T U S K O.

La vérité. Pendant vingt années, je sus résister à ce sentiment terrible qui trouble la destinée des hommes ; tout entier aux combats ; ne respirant que pour la gloire, mon cœur dédaignait l'amour, et banissait loin de lui la mollesse qui l'accompagne ; un jour, un seul jour, il maîtrisa mon ame et me rendit malheureux pour jamais... une femme, que dis-je ? un être céleste... son âge, ses traits, sa candeur m'enflammèrent ; je voulus l'obtenir, on me refusa. Aveuglé par le délire des passions, encouragé par les conseils de vils flatteurs, que depuis j'ai su punir, je devins criminel, croyant, par ce moyen, forcer sa famille à me la donner pour épouse ; je fus trompé... la haine et le mépris furent les seuls sentimens que j'obtins. Obligé de fuir, je traînai, loin de la femme que j'adorais, une vie languissante et insupportable. Mais je n'étais point assez puni ; des envieux... et quel est le mortel assez favorisé des dieux pour n'en point avoir ! des envieux découvrirent ma faiblesse, me dénoncèrent aux magistrats, et je fus atteint par les lois. Ah ! si je me suis soustrait à leur rigueur, crois bien que ce n'est point la crainte qui m'a fait agir, mais le désir de tenter un dernier effort près de celle que j'ai si cruellement outragée.

S O B I E S K I.

Funeste effet des passions !... mais vous avez donc jugé nécessaire d'instruire Polinski de vos malheurs ?... quelle part peut-il... ?

M É T U S K O, *à part.*

Dissimulons et ménageons encore l'honneur de Pauliska. (*haut.*) En envoyant ce matin au château de Blonie, je voulais m'assurer de ton arrivée chez le Palatin, et engager Polinski à prendre ma défense auprès de ce père inflexible ; mais il m'a refusé, lui aussi m'abandonne.

S O B I E S K I.

Polinski vous refuse ?... eh bien, disposez de moi, sei-

gneur, et si vous daignez m'agréer, je jure de vous défendre.

M É T U S K O.

Quoi ! tu concevrais l'espoir...

S O B I E S K I.

De vous sauver.

M É T U S K O.

Mes ennemis....

S O B I E S K I.

Je les combattrai.

M É T U S K O.

Mes accusateurs...

S O B I E S K I.

Rougiront à leur tour de leur infâme perfidie.

M É T U S K O.

Et quel fruit recueilleras-tu de tes démarches ?

S O B I E S K I.

L'honneur d'avoir vengé Métusko.

M É T U S K O.

Ton amitié pour moi t'égaré...

S O B I E S K I.

Pourquoi ? lorsque, jeune encore, j'embrassai la carrière des armes, ne daignâtes vous point m'accueillir près de vous. C'est vous qui dirigeâtes mes premiers pas, c'est de vous que j'appris l'art de la guerre ; c'est à vos conseils que je dois le succès de mes armes, et quand c'est de vous que je tiens mes lauriers et ma gloire, vous trouvez étonnant que je m'offre pour être votre vengeur ! ah ! ce n'est point Métusko qui peut ignorer les sentimens qui distinguent nos guerriers, et la reconnaissance est le premier qui doit occuper nos ames.

M É T U S K O.

Brave jeune homme ! je ne me suis jamais abusé sur les sentimens qui t'animent ; mais que peut ton courage contre une femme prévenue, contre une famille justement irritée.

S O B I E S K I.

Vous avez des torts, il est vrai ; mais l'éclat de votre gloire les efface tous. D'ailleurs, n'offrez-vous pas de les réparer ? Oui, j'irai moi-même demander pour vous la main de celle qui vous rendit coupable ?

M É T U S K O.

On me la refuse avec une invincible opiniâtreté.

S O B I E S K I.

On vous la refuse ! quel est donc le Polonais assez ennemi de son pays, pour oser donner un refus à Métusko ?

Métusko.

D

Comment, au contraire, ne se trouve-t-il pas honoré d'un tel choix ? et celle qui dédaigne votre alliance, qu'est-elle donc ? la délicatesse, l'honneur, l'impérieux honneur qui rend esclave des moindres circonstances, ne lui commande-t-il pas d'accepter avec empressement le moyen que vous lui offrez de réparer votre erreur ? Ah ! je le verrai cet homme orgueilleux ; je lui peindrai la situation terrible de sa fille en ce moment, et le bonheur qui l'attend en acceptant votre main ; je lui présenterai Métusko environné de toute sa gloire, admiré du monde entier, et respecté par les ennemis qu'il a vaincus ; je lui dirai : voilà celui qui veut s'allier à votre famille et rehausser l'éclat de votre nom ; voilà celui que vous osez dédaigner.

M É T U S K O.

Que j'aime cette éloquence persuasive ! elle ramène l'espérance en mon cœur. Cependant, ne se peut-il pas que j'ai un rival préféré ? Alors, si c'est là le véritable motif du refus que j'éprouve, n'ai-je point à craindre, en réussissant dans mon projet, de préparer à l'infortunée des chagrins plus terribles encore ?

S O B I E S K I.

Eh bien, si ce rival possède les nobles sentimens qui doivent animer un guerrier, s'il est digne de celle que vous aimez, il doit vous faire le sacrifice de son amour.

M É T U S K O.

Généreux ami, mon bonheur sera ton ouvrage ; tes soins me rendront le repos qui, depuis si long-temps, semble me fuir ; tu donneras un père à mon fils ; que ne te devrai-je pas ?...

S O B I E S K I.

Vous saviez donc que ce fils existait ?

M É T U S K O.

Je l'ai ignoré jusqu'à ce jour ; mais le sort, qui n'a cessé de me poursuivre, m'est enfin devenu propice ; il m'a fait trouver un asile près de lui, il m'a fait découvrir sa naissance, tu vas le voir ; gardes-toi bien de me trahir, en me nommant son père.

S C E N E V I.

LES PRÉCÉDENS, CLOTILDE, GUSTAVE.

C L O T I L D E.

Eh bien, voici votre ami de retour, vous allez venir, je vous amène mon petit Gustave. (*Apercevant Sobieski.*) Ciel ! un étranger !

G U S T A V E , à Métusko.

Allons , viens.

M É T U S K O , à Sobieski.

Le voilà cet enfant à qui vous promettez de rendre un père.

C L O T I L D E , à part.

Que dit-il ?

S O B I E S K I ,

Qu' il est intéressant !

(Sobieski caresse l'enfant, Métusko paraît jouir des marques d'intérêt qu'on donne à son fils. Clotilde interdite, contemple ce tableau avec inquiétude.)

S C E N E V I I .

LES PRÉCÉDENS , PAULISKA , WILFRID , Gardes.

P A U L I S K A , dans le fond.

C'est ici , Wilfrid ; cette cabane renferme ce que j'ai de plus cher. Fais éloigner ces gardes pour un instant.

W I L F R I D .

Il suffit, madame. (Il sort avec les gardes.)

P A U L I S K A , approchant.

Que vois-je ! des étrangers !

S O B I E S K I , posant l'enfant.

Quelle voix ! (se retournant.) Pauliska !

M É T U S K O et C L O T I L D E .

Pauliska !

P A U L I S K A .

Dieux ! Sobieski !

C L O T I L D E , courant à elle.

Sobieski !... Ah ! madame !

M É T U S K O .

Cachons mon trouble ! (il se détourne.)

S O B I E S K I , à Pauliska.

Vous ici , Pauliska... Quel motif peut vous y conduire ?

C L O T I L D E , bas à Pauliska.

N'allez pas vous trahir ?

P A U L I S K A , hésitant et embarrassée.

Seigneur , profitant de votre absence , . . . je m'étais éloigné ; je venais, afin de...

C L O T I L D E , prenant la parole.

Eh ! pourquoi dissimuler ; sans doute, madame venait, selon sa coutume , me visiter , revoir en moi celle qui éleva son enfance , qui l'aima comme une mère , et qui donnerait encore pour elle son sang et sa vie... Qui , seigneur , puis-

que j'en trouve l'occasion, je dois rendre hommage à ses vertus ; apprenez quelle a pour moi les plus tendres soins, que je ne subsiste que par ses bienfaits, et qu'elle me paye au centuple de l'amitié que je lui porte.

S O B I E S K I.

Ces sentimens sont bien dignes de votre belle ame. Apprenez donc aussi, Pauliska, le sujet de ma démarche ; mandé par cet ami, jè viens de lui promettre de le rendre au bonheur, voyez en lui le libérateur de notre pays, le vaillant Métusko.

P A U L I S K A , *effrayée.*

Métusko ! où fuir !

C L O T I L D E.

Métusko ! ah ! qu'ai-je fait ?

M É T U S K O.

Moi-même !

C L O T I L D E , *à Pauliska.*

Contraignez-vous.

S O B I E S K I.

Je conçois votre surprise, elle est naturelle ; ce héros qui remplit la Pologne de sa gloire et de ses succès, déguisé, et caché dans une retraite obscure, a droit de vous surprendre : vous saurez tout ; mais daignez compatir à sa peine, que vos soins adoucissent l'amertume de ses douleurs et lui fassent oublier les peines auxquelles il est en butte ; que son bonheur soit aussi votre ouvrage.

M É T U S K O.

Ah ! mon ami, c'est trop...

P A U L I S K A , *avec effroi.*

Quoi, Sobieski, vous voulez...

S O B I E S K I.

Oui, je veux vous mettre à même d'exercer la bonté de votre cœur, mais les momens sont précieux, j'ai juré de le défendre et je cours accomplir ma promesse... Pauliska, que la demeure de votre vertueux père lui serve d'asile. (*à Métusko.*) Suivez ses pas, et si Polinski a dédaigné de vous servir près de la famille irrité qui vous poursuit, il ne pourra se refuser à vous soustraire quelques instans aux dangers qui vous menacent.

M É T U S K O.

Je ne puis accepter...

P A U L I S K A.

Arrêtez, Sobieski !

S O B I E S K I.

Accordez-moi, de grace, cette faveur ; c'est pour un hé-

ros, c'est pour un ami que je la réclame ; que son fils retrouve près de vous une seconde mère. Wilfrid vous accompagne , vous n'avez rien à craindre , je précède vos pas ; je vais trouver ses juges , et si le succès remplit mon attente , ce n'est point en criminel que ce grand homme paraîtra devant eux.

PAULISKA.

Quelle situation !... Sobieski , au nom des dieux , ne me quittez pas.

SOBIESKI, *l'arrêtant.*

Je le confie à vos soins ; je pars , vous verrez ce que peut l'amitié guidée par la reconnaissance.

(Il sort , Pauliska veut le suivre , Clotilde la retient , Wilfrid rentre en scène.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS , excepté SOBIESKI.

METUSKO, *à part.*

Quel moment pour tous deux.

WILFRID, *à Pauliska.*

Qu'avez-vous à craindre de cet étranger , madame ? ne suis-je pas là ? n'avez-vous pas votre escorte à quelques distances ? et d'ailleurs , un poste de Cosaques est à cent pas , et au besoin... (*il imite la marche d'un soldat.*)

PAULISKA.

Que devenir !

MÉTUSKO.

Je ne profiterai pas de cette circonstance pour accroître vos douleurs , madame ; que ma présence ne vous inspire aucune crainte ; je ne viens point insulter à vos larmes , mais j'espère vous fléchir et obtenir mon pardon.

PAULISKA.

N'attends rien de moi... non-content de m'avoir réduite au désespoir , il faut que tu me portes des coups plus cruels encore , tu conçois l'horrible dessein de m'enlever le seul bien qui me reste , de me priver de mon fils.

WILFRID.

Sois fils !... Marchons-nous de surprise en surprise ?

PAULISKA.

Ah ! mon cher Gustave , viens contre mon sein , et malheur à celui qui tenterait de t'arracher de mes bras.

WILFRID.

Ah ! mille z'yeux , faisons avancer les Cosaques.

(Il sort en faisant signe à Clotilde de veiller sur Pauliska)

SCENE IX.

MÉTUSKO, PAULISKA, CLOTILDE, GUSTAVE.

MÉTUSKO.

Eh ! quoi, Pauliska, vous persistez dans vos cruels refus ? vous voulez donc repaître vos yeux de mon supplice ? Ah ! voyez à vos genoux celui qui jamais ne s'humilia ; que ces larmes, les seules peut-être que j'aye versées, attendrissent votre cœur ; dérochez-moi à la mort ignominieuse qui m'attend, rendez un père à votre fils, et mes jours désormais seront consacrés à votre bonheur.

PAULISKA.

Cessez des prières indignes de vous et qui ne sauraient me fléchir ; vous avez empoisonné mes jours, ceux de mon père : vous avez fait le malheur de notre vie.

MÉTUSKO.

Je ne puis donc rien obtenir ? eh bien, puisque la voix du remords ne peut se faire entendre ; puisque mes prières et mes larmes ne sauraient vous fléchir, puisque mon repentir ne peut à vos yeux effacer mon crime, craignez tout de ma fureur, redoutez ma colère, le ciel m'a rendu père, ce fils, objet de vos affections, restera entre mes mains.

PAULISKA.

Qu'entends-je ?

CLOTILDE.

O ciel !

MÉTUSKO, *s'emparant de l'enfant.*

Viens avec moi, Gustave ; et si la haine de ta mère t'empêche de me suivre, la nature du moins saura m'y contraindre.

PAULISKA.

Mon fils !

CLOTILDE, *s'emparant de l'enfant.*

Métusko ! arrêtez.

MÉTUSKO.

Je n'écoute plus rien. Dourlinski, *secondez mes efforts.*

(Dourlinski sort, et conjointement avec Métusko, ils s'emparent de l'enfant ; les deux femmes le retiennent ; à un signal de Métusko, Dourlinski s'empare de Clotilde, qu'il contient d'un bras, et de l'autre Pauliska. Métusko, portant Gustave dans ses bras, fuit ; il est arrivé au haut de la montagne, lorsque Wilfrid paraît avec les Cosaques et lui barre le passage.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, WILFRID, UN OFFICIER,
Cosaques.

WILFRID.

Un moment, un moment, vous ne vous attendiez pas à la Réserve, heim ?

MÉTUSKO.

Laissez-moi.

WILFRID.

Non, mille z'yeux, je ne vous laisserai pas. Descendez.
(*Métusko revient en scène.*)

PAULISKA.

O dieux ! je vous remercie.

WILFRID, *d Métusko.*

J'ignore vos motifs, mais j'agis en brave soldat ; je réponde de madame sur ma tête, et je ne souffrirai pas qu'il lui soit fait aucune violence... Laissez cet enfant.

PAULISKA.

Mon cher Gustave !

MÉTUSKO.

On ne me l'ôtera qu'avec la vie.

WILFRID.

Ah ! vous ne voulez pas nous écouter. (*A l'Officier.*)
Monsieur, faites votre devoir, et protégez-nous.

L'OFFICIER.

Soldats, saisissez-le. (*Les gardes font un mouvement.*)

MÉTUSKO, *indigné.*

M'arrêter, moi !... quel est celui d'entre vous assez audacieux pour oser porter la main sur son général, sur Métusko. (*Il jette son déguisement, et paraît richement vêtu.*)

WILFRID.

Métusko ! vous !

(*A ce mot, Wilfrid a ôté vivement son bonnet, les Soldats ont posé l'arme à terre. Gustave a couru dans les bras de sa mère, l'Officier Cosaque a fait un mouvement bien marqué.*)

WILFRID, *se remettant.*

Pardon, mon Général ; mais, mille z'yeux, je ne me doutais guère que ce fut vous.

MÉTUSKO.

Obtiendrai-je enfin ce que je demande ; remettez - moi cet enfant et j'abandonne avec lui ces lieux que je déteste.

L'OFFICIER, *avec dignité.*

Un moment. (*S'apprôchant.*) Général, quelque péni-

ble que soit la mission dont je suis chargé, mon devoir exige que je la remplisse. Voici l'ordre du Sénat qui enjoint à tous les corps de s'assurer de votre personne et de vous traduire au grand conseil.

M É T U S K O.

Malheureux ! je me suis trahi moi-même.

P A U L I S K A.

Qu'ai-je entendu ?

W I L F R I D.

En voici bien d'un autre.

L' O F F I C I E R.

J'espère que vous voudrez bien y souscrire à l'instant même et me suivre à Blonie ; je néglige toutes les précautions nécessaires à l'exécution de cet ordre, je les crois indigne d'un héros, il me suffit de votre parole.

M É T U S K O.

Je vous la donne... (à Pauliska.) Vous voyez, madame, le résultat de vos refus.

P A U L I S K A, *douloureusement.*

Malheureux Métusko !

(La compassion se lit sur tous les visages. Wilfrid reste stupéfait : Métusko embrasse son fils, va se placer au milieu des gardes, et d'un geste donne l'ordre du départ ; tous les personnages suivent.)

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

Le théâtre représente un riche salon du palais de Polinski.

S C E N E P R E M I E R E.

POLINSKI, ROLDECK.

R O L D E C K.

En quoi ! l'audacieux Métusko a osé vous faire renouveler ses propositions ?

P O L I N S K I.

Tel était le sujet de l'entretien secret que Doulsinski m'a demandé.

R O L D E C K.

Et vous présumez que son envoyé, rebuté par vous, s'est adressé à mon fils.

P O L I N S K I.

Je le crains : son trouble, son départ précipité, tout me confirme dans cette opinion.

R O L D E C K.

Je connais Sobieski ; ardent admirateur de Métusko, il aura volé lui offrir ses consolations et son appui.

P O L I N S K I.

Combien cette démarche peut nous être funeste ! Métusko, suivant ce que m'a dit Doulsinski, a connaissance de la retraite de son fils ; si Pauliska allait se rencontrer avec lui au moment où elle ira reprendre son cher Gustave ? Wilfrid l'accompagne, il est vrai ; mais ne peut-on pas craindre ?... Mille pressentimens douloureux se présentent en ce moment à mon imagination.

R O L D E C K.

Il est vrai que cette circonstance peut détruire en un instant tous nos projets, et je vous avoue que je ne suis pas sans inquiétudes... J'entends du bruit, nous allons sans doute être instruits... C'est Sobieski lui-même.

S C E N E I I.

LES PRÉCÉDENS, SOBIESKI.

S O B I E S K I.

Pardon, mon père, si mon absence a pu vous causer quelque inquiétude.

qu'inquiétude; mais l'amitié qui me lie à un grand homme, l'attachement que je lui porte, tout enfin me l'a commandée. Vous m'avez entendu ce matin vanter les exploits de Métusko; eh bien, je viens de le voir... mais proscrit, couvert de la livrée de l'indigence, et se dérochant au courroux d'une famille injuste qui le poursuit.

R O L D E C K.

Tu as vu Métusko?

S O B I E S K I.

Oui, mon père.

P O L I N S K I.

Où est-il?

S O B I E S K I.

Il est réfugié à quelques distances de votre palais, dans la cabane, habitée par une femme, objet de la bienfaisance et de la bonté de Pauliska; c'est là qu'il m'a confié ses malheurs, qu'il m'a rendu dépositaire de ses secrets; c'est là aussi que j'ai juré de le défendre!

P O L I N S K I, *d part.*

Je tremble pour Pauliska!

S O B I E S K I.

C'est par suite de ce même serment que je reviens en ces lieux. Métusko vous a fait ce matin demander votre appui; vous l'avez refusé. Il ne m'appartient pas de juger vos motifs; mais en ce moment, où je me rends au grand conseil pour implorer en sa faveur, qu'il me soit permis de vous faire une dernière prière: vous êtes tous deux membres de ce conseil; souvent une voix suffit pour condamner un homme; soyez généreux: si Métusko ne trouve point en vous des vengeurs, qu'au moins il ne puisse vous compter au nombre de ses bourreaux.

P O L I N S K I.

Gais-tu, malheureux, à quoi tu t'exposes en te déclarant pour un homme que les lois poursuivent.

S O B I E S K I.

Je brave tout! malheur au cœur pusillanime qui ne connaît de l'amitié que les douceurs, et qui craint d'en partager les périls!

R O L D E C K.

Métusko n'a donc point nommé...

S O B I E S K I.

Non, mon père; cette révélation m'était inutile, puisque c'est aux magistrats que je dois m'adresser; mais si ses juges sont inflexibles, s'ils persistent dans l'exécution de leur ordre barbare, c'est alors que je le forcerai de rompre un si-

lence que sa délicatesse seule lui fait conserver ; je verrai celui qui cause la perte d'un héros , et c'est de sa sensibilité que j'espère encore.

P O L I N S K I .

Quel enchaînement de malheurs !

S O B I E S K I .

Mais quel est ce bruit ?... c'est Wilfrid.

S C E N E I I I .

LES PRÉCÉDENS , W I L F R I D .

W I L F R I D .

J'ai rempli , seigneur , l'ordre que vous m'aviez donné , et me voici de retour ; mais je ne m'attendais guères à ce qui nous est arrivé , et cet événement m'étonne et me confond.

P O L I N S K I .

Explique-toi.

S O B I E S K I .

Comment ?

W I L F R I D .

Le brave , le vaillant , l'invincible Métusko est arrêté.

T O U S E N S E M B L E .

Métusko !

W I L F R I D .

Eh oui , mille z'yeux , Métusko ; et qui pis est , c'est moi , moi , ancien militaire , qui en suis la cause.

P O L I N S K I E T R O L D E C K .

Grands Dieux !

S O B I E S K I .

Vous le voyez , Polinski , il n'est plus tems de balancer ; le danger presse , et le moindre retard peut devenir funeste ; au nom de l'amitié dont vous m'honorez , de celle qui vous lie à mon père , accordez-moi la grace que je vous demande.

P O L I N S K I .

Vous ne connaissez point... et fassent les dieux que vous ne connaissiez jamais l'étendue du sacrifice que vous exigez de moi ; mais vous le réclamez au nom de votre père , et je ne puis résister. ... non , je ne serai point l'accusateur de Métusko.

S O B I E S K I .

Ah ! vous me rendez à la vie ! je vole où l'honneur m'appelle.

P O L I N S K I .

Nous vous suivons au grand conseil.

(Sobieski sort.)

S C E N E I V.

POLINSKI, ROLDECK, WILFRID.

P O L I N S K I , à Wilfrid.

Et ma fille ?

W I L F R I D.

Elle est de retour ; elle amène avec elle un enfant qu'elle nomme son fils , que Métusko voulait enlever , que Clotilde retenait ; que sais-je , moi ? il y a de quoi perdre l'esprit.

R O L D E C K.

Et Métusko ?

W I L F R I D.

Il est aussi dans ce palais ; il a demandé avec instance d'y être amené , et l'officier commandant l'escorte n'a pu s'y refuser.

P O L I N S K I.

Il suffit. Ta mission n'est point terminée : continue de veiller sur lui , sur ma fille , jusqu'à notre retour. Venez , Roldeck , rendons-nous au conseil , et puisse le ciel mettre un terme à nos malheurs ! (*Ils sortent tous deux.*)

S C E N E V.

W I L F R I D.

En vérité , c'est la journée aux surprises ! qui diantre aurait prévu ce matin tout ce qui est arrivé aujourd'hui !... moi qui croyais si bien passer le tems dans la joie et les plaisirs , pas du tout ! voilà mes projets renversés. Ce que c'est que la destinée !... On amène Métusko , n'oublions pas nos instructions.

S C E N E V I.

MÉTUSKO, WILFRID, Gardes.

M É T U S K O.

Polinski est-il ici ?

W I L F R I D.

Non , mon général.

M É T U S K O.

Qui donc est chargé de la garde de ce palais ?

W I L F R I D.

Moi , mon général , et vous m'en voyez consterné ; j'aiderais mieux , je crois , partager votre captivité que d'exercer ce pénible emploi. Il faut que vous ayez de grands en-

nemis pour qu'ils soit parvenus à ternir votre gloire !... Eh, mille z'yeux, qu'ils se montrent en face, et nous les aurons bientôt fait battre en retraite.

M É T U S K O.

Si quelque chose peut adoucir l'amertume de ma situation, c'est l'intérêt que tu me témoignes. Dis-moi, mon ami, il est indispensable que j'aie un entretien avec Pauliska ; veux-tu te charger de l'en prévenir, et de l'amener en ces lieux ?

W I L F R I D.

A une condition, général : c'est que vous me permettez d'être présent ; il m'est ordonné de veiller sur elle et sur vous, je l'ai promis, et ce n'est jamais en vain que Wilfrid a donné sa parole.

M É T U S K O.

Je ne te ferai point enfreindre tes ordres, tu pourras rester. Hâte-toi seulement de faire connaître mon désir à Pauliska.

W I L F R I D.

J'y cours, mon général. *(il sort.)*

S C E N E V I I.

M É T U S K O, Gardes *dans le fond.*

M É T U S K O.

Le grand conseil est assemblé, et prononce sur mon sort. Je ne puis douter du résultat de la délibération, et la mort sera mon partage. Sobieski, généreux ami ! tes efforts seront impuissans ! Il ignore encore que c'est Pauliska qui cause mon malheur ; il ignore que Polinski, l'ami de son père, son protecteur, est l'offensé ! Ah ! ce motif peut-être eut retenu son courage, et la prudence voulait que je lui en fisse un mystère. Si je meurs, j'emporterai ce secret avec moi, et Sobieski n'aura point à rougir de m'avoir défendu. On s'approche ; c'est Pauliska, sa vue porte le trouble en mes sens.

S C E N E V I I I.

LES PRÉCÉDENS, PAULISKA, WILFRID.

W I L F R I D, *d Pauliska.*

Ne craignez rien, madame, je ne vous quitterai pas,

M É T U S K O.

Ce n'est plus un amant, madame, qui se présente à vos yeux, c'est un criminel que les lois vont condamner. Je ne rappellerai point le souvenir du passé, il serait cruel pour vous et humiliant pour moi, je ne vous parlerai pas non plus

de mes sentimens, il ne m'est permis de conserver pour vous que la plus profonde estime. C'est l'état parfaitement tranquille de mon cœur qui doit vous rassurer sur les suites d'un entretien dont le motif doit vous être précieux.

PAULISKA.

Parlez, seigneur.

MÉTUSKO.

Je ne tiens point à la vie, je l'ai prouvé en exposant vingt fois ma tête au milieu des combats ; mais je redoute une mort ignominieuse entraînant avec elle la honte et l'infamie ; enfin je l'ai méritée, je subirai mon sort. Ce n'est donc plus pour moi que je viens implorer votre clémence, mais pour mon fils, pour mon cher Gustave. Si vous persistez dans vos cruels refus, la mort m'attend, et c'est votre fils qui recevra mes derniers adieux ; c'est lui qui soutiendra mon courage ; ses tendres caresses me déroberont l'approche du coup fatal, et tout couvert de mon sang, il viendra vous redemander son père. Alors, quelle sera votre destinée ? son existence deviendra pour vous un sujet éternel de remords et de douleurs ; sa vue vous rappellera sans cesse et ma mort et mon crime ; vous ne pourrez supporter ce tableau déchirant ; vous banirez Gustave de votre présence, et cette innocente victime de mes passions et de vos refus traînera dans l'abandon une existence qu'elle n'a point demandée. Ah ! Pauliska, réfléchissez : sont-ce là les sentimens que vous devez avoir ? Songez que vous êtes mère, et que ce titre vous impose des devoirs qui doivent être sacrés pour vous.

PAULISKA, *en larmes.*

Quel affreux tableau ! Cruel, vous voulez donc ma mort ! Que faut-il donc faire ?

MÉTUSKO, *vivement.*

Braver l'opinion commune, et légitimer la naissance de votre fils... un fois le sacrifice consommé, je m'éloigne de vous à jamais ; je cours au fond des glaces du nord, ensevelir mon existence, et me dérober à vos charmes. Ah ! croyez que ce supplice sera pour moi mille fois plus terrible que la mort... Dissimulez, on vient.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, SOBIESKI.

SOBIESKI.

C'en est fait, Métusko, les membres du grand conseil ont été inflexibles ; mon père et Polinski sont les seuls qui

aient parlé en votre faveur ; l'arrêt fatal est prononcé, il va vous être signifié.

PAULISKA.

O ciel !

METUSKO, *avec résignation.*

Il suffit, je le subirai.

SOBIESKI, *avec la plus grande chaleur pendant toute la scène.*

Dans cet instant terrible, toutes considérations doivent disparaître ; nommez-moi celle dont les charmes vous ont rendu coupable, et je cours près d'elle tenter un dernier effort.

METUSKO, *fixant Pauliska.*

Vous n'obtiendrez rien, son cœur est inflexible. La nature même a perdu ses droits sur elle.

SOBIESKI.

N'importe ! il faut la voir encore, les momens sont précieux ; dites-moi,...

PAULISKA, *à part.*

Que vais-je devenir ?

SOBIESKI.

Pauliska, joignez-vous à moi pour obtenir...

PAULISKA.

Malheureux ! que voulez-vous savoir ?

SOBIESKI.

Comment !

METUSKO.

Arrêtez, Pauliska, laissez-moi emporter ce secret au tombeau.

SOBIESKI, *effrayé.*

Que voulez-vous dire ?

PAULISKA, *hors d'elle-même.*

Non, je ne puis feindre davantage. Sobieski, apprenez mon horrible situation... Cette femme...

SOBIESKI.

Eh bien !

PAULISKA.

Séduite, déshonorée !...

SOBIESKI.

Achez !...

PAULISKA, *éperdue.*

Elle est ici, devant vous, c'est moi-même !...

SOBIESKI, *anéanti.*

Vous ! (après un silence.) Vous que j'aimais !

M É T U S K O .

Qu'entend-je ! il l'aimait ! ô comble d'infortune !...

S O B I E S K I .

Quelle terrible révélation !

M É T U S K O .

Sobieski , je conçois l'état de ton cœur... pourquoi as-tu voulu connaître !...

P A U L I S K A .

Aurais-je pu lui cacher plus long-tems ce funeste mystère !

S O B I E S K I , *sortant peu à peu de son accablement.*

Le coup qui vient de m'être porté est affreux ; j'y succomberai peut-être , mais je me suis moi-même dicté mon devoir et je le remplirai quelque pénible qu'il soit. . . Pauliska , en me préparant à contracter des nœuds qui devaient faire le bonheur de ma vie , j'ignorais que votre famille eut reçu l'affront le plus sensible , que Métusko eut à se reprocher d'être l'auteur de ces cruels événemens ; mais j'ai promis de prendre sa défense , et quelle que soit l'étendue du sacrifice que sans le savoir je me suis imposé , je veux tenir ma promesse. Oubliez-moi ; effacez les idées de bonheur que vous auriez pu former , et songez à conserver un père à votre fils ; par ce sacrifice vous rétablissez son honneur et le vôtre , vous satisfaites aux lois impérieuses des préjugés , et je trouverai du moins quelque consolation à être le seul malheureux.

M É T U S K O .

Généreux Sobieski , que fais-tu ?

S O B I E S K I .

Mon devoir.

P A U L I S K A .

Ah ! Sobieski qu'exigez-vous ?

M É T U S K O .

Eh ! c'est moi , qui cause leur malheur !...

S C E N E X .

LES PRÉCÉDENS , U N O F F I C I E R , Suite.

L' O F F I C I E R .

Le grand conseil vient de délibérer ; il n'attend plus que la décision de Pauliska pour mettre son jugement à exécution. (*d Pauliska.*) Madame , la loi n'accorde plus de délai,

vous devez signer l'acte qui vous unit à Métusko, ou l'arrêt qui l'envoie à la mort... je vous attends.

(Pauliska est placé entre Sobieski et Métusko; son incertitude est cruelle. Les deux guerriers restent immobiles. Enfin Pauliska, emportée par un sentiment qui la maîtrise, fait connaître à Métusko qu'elle abhorre cet hymen. Métusko exprime par un geste douloureux que cette décision l'envoie à la mort. Sobieski, comme inspiré tout-à-coup, sort vivement. Pauliska et Métusko restent un moment interdits de sa brusque disparition. Sobieski rentre amenant avec lui Gustave qu'il court remettre dans les bras de son père. Métusko, un genou à terre, présente son fils à Pauliska. L'enfant tend les bras vers sa mère et semble lui demander la grâce de son père. Sobieski de son côté presse Pauliska de consentir. — TABLEAU. — Pauliska émue ne peut résister plus longtemps, elle court vers son fils. Alors l'envoyé du conseil donne à sa suite l'ordre du départ. Métusko prend la main de Pauliska qui tient toujours son fils. Sobieski détourne ses regards et leur fait signe de s'éloigner.)

MÉTUSKO, *en sortant à part.*

Ce généreux dévouement me dicte mon devoir.

(*ils sortent.*)

SCÈNE XI.

SOBIESKI, *après un moment d'un silence pénible.*

Ils sont partis !... Dieux ce sacrifice est au-dessus de mes forces.... Pauliska, je te perds pour toujours !... Un autre... Ah ! cette idée est accablante. L'espoir, ce seul bien qui reste aux malheureux, l'espoir ne m'est pas même permis... Métusko, ta fatale amitié cause tous mes malheurs ! Que dis-je ! Puis-je oublier ce qu'il a fait pour moi ! puis-je méconnaître ses bienfaits !... Non, non... douce reconnaissance, tribut naturel d'une âme vertueuse, viens embraser la mienne de tes feux sacrés... je puis m'égarer, l'excès de ma douleur peut troubler mes sens, me rendre injuste, même ; mais jamais je ne serai coupable d'ingratitude... cependant l'idée de Pauliska ne peut être bannie de mon cœur ; pourquoi ne puis-je plus l'aimer sans crime ! l'existence devient pour moi un fardeau insupportable ! fuyons ces lieux ; ils me rappelleraient son image... Oui, fuyons... (*Il fait quelques pas pour sortir.*)
Dieux ! c'est elle !

Métusko.

F

SCENE XII.

SOBIESKI, PAULISKA.

PAULISKA, *pâle et égarée.*

Il est rempli ce terrible devoir ! ma main vient de signer... (*apercevant Sobieski.*) Sobieski ! où fuir !

SOBIESKI, *l'arrêtant.*

Demeurez, Pauliska, demeurez.

PAULISKA.

Non, je dois éviter votre présence, elle abattrait mon courage, elle me ferait repentir...

SOBIESKI.

Arrêtez !... Vous deviez tout sacrifier à l'honneur, vous l'avez fait, et le moindre retour sur vous-même détruirait le mérite de votre action... c'est à moi de vous fuir, l'idée de vous posséder remplissait mon cœur de la plus douce ivresse ; mais puisque d'affreuse circonstances me prevent du seul bonheur que j'espérais, puisque l'épouse de M étusko ne peut sans crime demeurer l'amante de Sobieski, je dois quitter ces lieux, je pars !... moins à plaindre que moi, votre fils peut au moins adoucir vos peines, moi, je n'ai que ma douleur ; je vais dans quelques climats éloignés porter mes larmes et mes regrets, et l'idée toujours remplie de Pauliska, j'attendrai qu'il plaise au ciel de mettre un terme à mes infortunes.

PAULISKA.

Cruel ! vous vous plaisez à déchirer mon cœur. Ah ! pourquoi la mort !...

SOBIESKI.

Oubliez-vous que vous êtes mère ? que la raison et la nature soutiennent votre courage !... Je sens que le mien m'abandonne... Adieu, Pauliska, remplacez-moi près de mon père ; plaignez-moi, et s'il se peut soyez heureuse.

PAULISKA.

Sobieski, vous me quittez !...

SOBIESKI.

Je le dois, il le faut ; adieu pour l'éternité. (*il fait quelques pas pour sortir, un Grand bruit se fait entendre.*)

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

ROLDECK, PAULISKA, POLINSKI, SOBIESKI,
WILFRID, CLOTILDE, *amenant* GUSTAVE, Sol-
dats.

POLINSKI, *courant vers sa fille.*

Ma chère Pauliska !

ROLDECK, *à Sobieski.*

Mon fils !

POLINSKI.

Métusko !...

TOUS LES PERSONNAGES.

Métusko !...

POLINSKI.

Métusko n'est plus.

PAULISKA et SOBIESKI.

Grands Dieux !

POLINSKI.

Retiré dans l'appartement qui lui était préparé, il me fait appeler ; j'entre, et c'est en me pressant dans ses bras qu'il m'apprend qu'un poison violent a coulé dans ses veines. Courez, me dit-il, courez vers Pauliska ; dites-lui que je n'ai voulu que donner un père à son fils ; que coupable envers elle, je devais me punir et assurer par ma mort son repos et sa liberté ; qu'elle apprenne enfin que Sobieski n'est pas seul généreux... Il ne put achever, et expira au milieu des plus affreux tourmens.

SOBIESKI.

Il n'est plus !

POLINSKI.

Rappelez-vous que Métusko fut coupable.

ROLDECK.

Oublions sa faute, et ne songeons qu'à sa générosité.

SOBIESKI.

Et qui peut se flatter de maîtriser ses passions ! mais si Métusko oublia un instant ce caractère magnanime qui le fit admirer, s'il commit une erreur, son dévouement rachète tous ses torts, il vécut en héros et eut mourir de même.

(Pauliska tombe dans les bras de son père, Sobieski près de Roldeck tient le petit Gustave et le montre à sa mère ; Clotilde e

Vilfrid de chaque côté de la scène bénissent le ciel. Les Vassaux sont groupés au fond du théâtre, les gardes agitent leurs armes, le rideau tombe sur ce tableau.)

F I N.

Vu au Ministère de la Police-générale de l'Empire, le 23 juin 1808. Le Secrétaire général, *Signé SAUVNIER.*

